

ENTRETIEN AVEC ALAIN FINKIELKRAUT

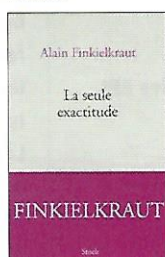
« L'ÉCOLE SACRIFIE LA CULTURE SUR L'AUTEL DE L'ÉGALITÉ »

« **É**tre homme, c'est confier la mise en forme de son destin à la littérature », écrit l'essayiste et philosophe, producteur à France Culture de l'émission « Répliques » depuis 1985. Alors que ses livres, *Un cœur intelligent* ou *L'Identité malheureuse*, sollicitent des écrivains canoniques de l'Hexagone, de Mme de La Fayette à Barthes, de Michelet à Camus, l'académicien, ancien professeur à l'École polytechnique, est – on ne s'en étonnera pas – très pessimiste sur l'enseignement des langues anciennes et du français.

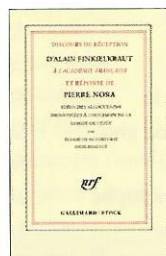
Comment envisagez-vous l'actuelle situation du latin et du grec dans l'enseignement secondaire ?

ALAIN FINKIELKRAUT. Si le gouvernement s'acharne notamment contre la langue qui a formé le mot « démocratie », c'est en invoquant des arguments démocratiques. L'enseignement des langues anciennes est suspect à droite d'inutilité et à gauche d'élitisme. Il est réservé, dit-on, aux enfants de la bourgeoisie, il aggrave l'écart entre celui qu'on appelle l'héritier, depuis Bourdieu, et l'élève issu des classes populaires. Un professeur, Augustin d'Humières, a pu s'inscrire en faux dans son livre *Homère et Shakespeare en banlieue* (1) : il met un point d'honneur à enseigner le grec dans les quartiers dits « sensibles », et il le fait

À LIRE



La Seule Exactitude, ALAIN FINKIELKRAUT, éd. Stock, 300 p., 19,50 €.



Discours de réception à l'Académie française, ALAIN FINKIELKRAUT, éd. Gallimard, 96 p., 13,50 €.

(1) *Homère et Shakespeare en banlieue*, Augustin d'Humières, avec Marion Van Renterghem, éd. Grasset, 2009.

avec un certain succès. La démocratie à l'école ne devrait pas consister à sacrifier la culture sur l'autel de l'égalité mais à offrir la culture à tous les élèves. Or on considère plutôt aujourd'hui que, si le latin et le grec ne disent rien, de prime abord, à la grande majorité des élèves, c'est une raison supplémentaire pour marginaliser, jusqu'à faire disparaître, ces humanités qu'on croyait autrefois universelles, et dont il faut bien reconnaître le particularisme. Ce en quoi je suis revenu à Lévi-Strauss par un chemin que je n'avais pas prévu de prendre. Mon livre *La Défaite de la pensée*, en 1987, était une critique de Lévi-Strauss. Face à une conception ethnologique et culturaliste, j'y défendais une approche humaniste de la culture, comme vie avec la pensée. Je m'opposais à toutes les formes du relativisme culturel qu'incarnait Lévi-Strauss. Mais j'ai relu avec attention les deux conférences qu'il a prononcées à l'Unesco. La première, « Race et histoire », en 1952, fait de lui un des grands totems de l'antiracisme : « Le barbare, c'est l'homme qui croit à la barbarie. » Le colonialisme est remis en question, Lévi-Strauss incarne la nouvelle doxa. Vingt ans plus tard, devant la même assemblée, il prononce « Race et culture » et, là, fait scandale. Face au risque d'uniformisation planétaire, tous les particularismes

doivent être préservés, notamment le sien, dit Lévi-Strauss. Dès lors, il fait des distinctions, pour soustraire à la catégorie de racisme des attitudes de méfiance que l'on pourrait avoir à l'égard d'autres cultures. C'est de cette position de Lévi-Strauss que je me sens proche.

Que pensez-vous de l'actuelle réforme de la langue française, simplifiant la graphie de 2 400 mots, comme « ognon » et « nénufar » ?

Lorsque Guizot a voulu modifier l'orthographe de l'imparfait, qui s'écrivait « oit », en « ait », c'est en vertu de l'usage. Et il avait raison. Aujourd'hui, on invoque le même argument pour imposer une réforme que personne ne demande. Certes, « oignon » se prononce sans le *i*, mais les Français sont attachés à ce *i*. Ils le voient écrit sur les étals des marchés, et ils ne comprennent pas pourquoi on a amputé ce mot, si familier, d'une lettre. La langue est un bien commun et il est regrettable qu'une réforme autoritaire et technocratique décide de sa modification. De même, ce que je dis du *i* d'oignon vaut pour l'accent circonflexe, le fameux chapeau de gendarme de notre enfance.

La complexité de la langue française est pourtant pointée par les linguistes depuis les années 1990...

C'est encore au nom de l'égalité ! On invoque l'usage, alors que les usagers